



CRITIQUE DOMAINE ÉTRANGER

LA SOCIÉTÉ DES RÊVEURS INVOLONTAIRES de José Eduardo Agualusa

Traduit du portugais (Angola) par Danielle Schramm, *Métailié*, 280 pages, 18 €

On retrouve, dans ce roman d'Agualusa, écrivain prolifique, né en 1960 à Huambo (Angola, alors colonie portugaise), la même veine poétique, le même goût pour le fantastique que dans ses récits précédents. L'auteur de *Théorie générale de l'oubli* met en scène, cette fois-ci, un étrange tandem : le journaliste Daniel Benchimol, « spécialisé dans les disparitions », retrouve un ancien camarade d'école, l'ex-guérillero Hossi Kaley, qui a pris l'habitude, involontaire, de se promener dans les rêves des autres vêtu d'une veste violette. Motif principal du roman, les rêves sont à la fois un prétexte et une aubaine : la séduisante Moira, artiste mozambicaine dont s'amourache Benchimol, fait de ses propres rêves des œuvres d'art ; tandis qu'Hélio, un neuroscientifique brésilien, les traduit sous forme de films. Et que notre antihéros, moins journaliste que rêveur patenté, papillonne d'un personnage extravagant à l'autre et mène l'enquête de Luanda à La Havane.

Les longues années de guerre qui ont marqué l'indépendance de l'Angola, contre les Portugais d'abord, puis celles qui ont opposé les Angolais entre eux, cette « terrible enfance de la patrie », forment la trame de fond de *La Société des rêveurs involontaires*. On y croise de vieux militants racornis, des mercenaires à la petite semaine, des intellos brillants et lâches, mais également les jeunes générations qui, aujourd'hui, en Angola, se battent contre la dictature du parti-État corrompu. Cela fait beaucoup de monde ! Un peu trop ? Agualusa et son double Benchimol s'en sortent bien. *La Société...* se lit comme un thriller loufoque : d'un trait, en souriant.

Catherine Simon